

—ENTRE FREUD ET LACAN IL Y A BATAILLE

— Jacques NASSIF

En proposant ce titre, je ne vole personne. Il y a plus de vingt ans, à un congrès sur l'hystérie organisé par mon association au Palais des papes d'Avignon, ce que j'avais à dire et qui portait déjà ce titre m'avait à l'époque paru si sulfureux que je n'étais jamais parvenu à rédiger ma communication pour en laisser une trace. Je ramasse donc un objet perdu.

Mais comme il est plus que jamais indispensable de bien retracer ce qui sépare tant la forme que le fond des discours de ces deux maîtres de la psychanalyse, l'un, fondateur, l'autre, qui s'est voulu re, pour mieux camoufler son innovation, il me paraît inévitable de dépasser le jeu de mot et de faire enfin retour à celui dont Lacan est le plus directement tributaire, après Freud, mais auquel il n'a jamais cru nécessaire de payer ses dettes. Quand on passe par une femme¹, cela laisse sans doute tous les droits...

Or le hasard veut qu'à l'heure où il sied de fêter le centenaire de Totem et Tabou, paraisse de Georges Bataille aux éditions Lignes, en volume à part et en dehors du tome VIII des Œuvres Complètes, un livre, qui devait être inséré dans le projet global d'une « Somme athéologique », dont le texte aurait à y faire le pendant de La part Maudite et en être, avec L'érotisme, la suite logique ; il s'intitulait : La Souveraineté.

Je vais en faire ici mon miel, car on s'apercevra à quel point c'est un livre qui, bien qu'il ne cite jamais Freud, alors même que la question du tabou y est centrale et que le totem y est judicieusement rebaptisé, est à bien des égards un rejeton de Totem et Tabou (dorénavant T & T).

Mais à tout seigneur tout honneur. Pour mieux dessiner ce que sera ma lecture de Bataille (son texte est de 1954), devenue encore une fois indispensable pour bien distinguer ce que Lacan a introduit de nouveau et différent par rapport à Freud, il me faut d'abord retracer les impressions que m'a laissées ma relecture de T & T.

Puis-je me permettre d'envisager que Freud y assouvit un goût que je partage, pour la langue anglaise si particulière de l'essai, tel qu'elle a été lancée par Edward Gibbon, dans son monumental essai sur La chute et la décadence de l'empire romain et dont James Frazer, avec son Rameau d'or, est le plus illustre successeur, sans parler de Robertson Smith et d'autres, abondamment cités ?

Peu de textes en langue française ou allemande sur des sujets analogues, à l'exception il est vrai de La religion des Sémites de Salomon Reinach, ou de la Völkerpsychologie de W. Wundt, peuvent, en effet, rivaliser avec la véritable passion pour la découverte que sait inspirer un style d'investigation qui confine

Mis en forme : Position :Horizontal : 18,37 cm, Par rapport à : Page, Vertical : -0,03 cm, Par rapport à : Paragraphe

Mis en forme : Police :14 pt, Non Gras, Tout en majuscule

Mis en forme : retrait : Gauche : 0 cm

Mis en forme : Tout en majuscule

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt, Non Gras

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : retrait : Gauche : 0 cm, Première ligne : 0 cm, Droite : 0 cm, Interligne : simple

Mis en forme : Police par défaut, Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt, Non Italique

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt, Non Italique

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt, Non Italique

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

¹ Tout le monde ne sait peut-être pas que la deuxième femme de Lacan, Sylvia, la mère de Judith, n'était autre que la première femme de Georges Bataille et la mère déjà de Laurence.

à celui des romans policiers, un genre dont les Anglais se détachent aussi comme les maîtres.

Freud nous fait donc partager son goût pour la recension ethnographique et mythologique, et son livre se lit comme du Montaigne s'étonnant tour à tour de la diversité ou de la conformité des mœurs humaines, lorsqu'il retrace tous les résultats, les plus actuels à son époque, de la recherche sur les coutumes de ces sauvages qu'on a tendance à appeler des primitifs, dans la mesure où ils jettent une lumière si aiguë sur la psyché humaine.

On s'offrira donc le luxe, en lisant ce livre, d'un grand voyage par tous les confins de la terre habitée, qui ne manquera pas de laisser rêveur le lecteur d'aujourd'hui, qu'aucun exotisme ne pourrait encore étonner et qui ne voyage plus que sur son écran pour y recueillir des confirmations de ce qu'il sait déjà de la vulgate psychanalytique.

J'aurais, au contraire, tendance à penser qu'un livre de psychanalyse, c'est d'abord cela : la fraîcheur d'une capacité à s'étonner du différent et qui, à cette fin, s'emploie d'abord à faire une large place à l'exposé de savoirs n'ayant apparemment rien à voir avec la discipline psychanalytique.

Vient ensuite le sentiment savamment ménagé de la divine surprise : finalement, ce que les sauvages nous montrent "à ciel ouvert"², c'est la vie inconsciente la plus quotidienne que les névrosés exhibent d'une façon plus retorse ou contournée dans leurs formations de compromis les plus habituelles.

Mais je dois dire que ce qui me frappe le plus à ce propos, c'est le ton qu'adopte encore Freud à l'époque de ce livre. On n'y perçoit nulle part l'attitude pessimiste et résignée qui sera monnaie courante après la grande boucherie de la guerre de 14-18, avec l'introduction qu'elle a inévitablement appelée de la "pulsion de mort". Freud écrit, par exemple : "C'est un rayon de lumière unique que l'expérience psychanalytique jette dans cette obscurité"³.

Un tel enthousiasme reflète bien l'époque du début de la reconnaissance obtenue par Freud pour son discours et l'aspect conquérant qu'il pouvait ainsi lui conférer dans toutes sortes de domaines a priori étrangers à son champ de pratique, puisque c'est la première fois qu'est abordé aussi systématiquement ce qui est de l'ordre de la culture, et avec le sentiment d'autant de pertinence.

Le troisième point qu'il est inévitable de mentionner et qui a été évidemment relevé par Lacan, mais sans lui accorder la pertinence que nous aimerions lui apporter, concerne le fait que : "la réflexion de Totem et Tabou tourne autour de la fonction de l'objet phobique et c'est elle qui le met sur la voie de la fonction du père."⁴

Mis en forme : Position :Horizontal
: 18,37 cm, Par rapport à : Page,
Vertical : -0,03 cm, Par rapport à :
Paragraphe

Mis en forme : Police par défaut,
Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt

Mis en forme : Police par défaut,
Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt

Mis en forme : Police par défaut,
Police :Times New Roman, 14 pt

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt

² Selon l'expression de Lacan, dans le Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 72.

³ Nouvelle traduction au Seuil par Dominique Tassel, collection Points, p.242.

⁴ J. Lacan, « Discours aux catholiques », in *Le triomphe de la religion*, Paris, Seuil « Paradoxes de Lacan, 2005, p. 35

L'hypothèse que j'aimerais formuler à cette occasion est que ce texte marque aussi un retour aux origines dans le champ du discours psychanalytique, qui aurait fort bien pu s'appuyer sur le champ des phobies, tel qu'isolé par les grands psychiatres qu'étaient aussi Westfall et Legrand du Saulle, plutôt que sur la découverte de l'hystérie par Charcot.

Mais il faut croire que la version obsessionnelle du discours de l'hystérie a immédiatement concentré l'attention de Freud, dont c'est véritablement l'invention clinique et que l'on peut à juste titre considérer comme le père de la "névrose obsessionnelle". Or le traitement utilitaire que les obsessionnels font subir aux phobies, dont ils peuvent modifier tout à tour le choix, selon les circonstances de leur environnement signifiant, a laissé de côté le caractère central, dans d'autres personnalités, de la phobie comme "plaque tournante" pouvant orienter un sujet soit vers la psychose soit vers la névrose, la phobie se manifestant ainsi comme le plus archaïque et le plus normal des symptômes, puisqu'il n'y a pas un primitif ou un enfant qui s'en montre exempt.

Freud mérite ici d'être cité : "Le rapport de l'enfant avec l'animal ressemble beaucoup à celui du primitif avec l'animal. L'enfant ne montre encore aucune trace de l'orgueil qui conduit ensuite l'adulte civilisé à tracer une ligne de démarcation très nette entre sa propre nature et toute autre forme d'animalité. Il reconnaît sans hésitation l'animal comme son égal ; adhérant sans aucune inhibition à ses besoins, il se sent certainement plus proche de l'animal que de l'adulte, qui est probablement une énigme pour lui.

Dans cette excellente entente entre l'enfant et l'animal il n'est pas rare que surgisse une perturbation. L'enfant se met subitement à craindre une espèce d'animal bien déterminée et à se protéger contre le contact ou la vue de tous les individus de cette espèce. On voit se constituer le tableau clinique d'une phobie d'animal..." (Op. Cit. p. 242)

Le tour est joué : là où le primitif va ériger ce type d'animal en totem, l'enfant va donc développer une phobie ; et voilà comment le pathologique se montre être la voie la plus directe de compréhension du normal. Mais si je parle de "direct", c'est aussi pour caractériser le champ d'observation qu'offrent les enfants, auxquels la pratique du psychanalyste n'avait jusqu'alors pas accès, s'adonnant à la reconstruction de ce qu'avait pu être la sexualité de ces enfants, qu'elle postulait, à partir de la compréhension des symptômes des adultes qui l'avaient gardée intacte comme un fossile ou un reste archéologique.

T & T est donc la porte ouverte à l'investigation sur les enfants à laquelle vont plutôt s'adonner les femmes de l'entourage Freud qui pratiquaient la psychanalyse ; et ce seront véritablement elles (Sabina Spielrein, Mélanie Klein, Ella Sharpe, etc.) qui se montreront les plus fécondes dans la relance du discours psychanalytique, sans plus s'occuper des sauvages ou des mœurs exotiques dont Freud s'était montré un fin connaisseur dans les arcanes de sa bibliothèque et sans jamais descendre plus bas au Sud que sur les ruines de Pompéi ou la baie d'Agriente, ni jamais s'affubler d'aucun chapeau colonial...

On aurait tort cependant de méconnaître l'importance d'un livre dont la facture est d'être profondément de psychanalyse, alors que le principal de sa matière est constitué par la recension des savoirs de l'ethnographie ou de la mythologie. C'est un des premiers traits dont je voudrais faire une pierre de touche, car la psychanalyse ne fait pas bon ménage avec elle-même.

Le deuxième trait, tout le monde s'en souvient, c'est la présentation paradoxale de la plupart des phénomènes décrits. Peut-être Freud emprunte-t-il ici au goût de l'énigme dont les essayistes anglais savent agrémente leur exposé. Mais il faut surtout ériger en principe qu'il soit fait recours le plus systématiquement au concept de "l'ambivalence" pour rendre toujours plus complexe l'appréhension des choses. Jamais un phénomène décrit n'est immédiatement simple : il peut signifier une chose, mais tout autant son contraire. Les adeptes de la vulgate psychanalytique, qu'elle soit freudienne ou lacanienne, feraient bien de s'en souvenir.

Or ces deux traits caractérisent parfaitement le texte de Bataille sur lequel je vais à présent braquer le projecteur de ma lecture, à ceci près que les discours tirés de la description du collectif humain ne concernent plus seulement l'ordre du primitif ou de l'exotique, mais celui de l'histoire et de la politique, et dans la mesure où le caractère paradoxal du discours tenu est appelé par le concept même autour duquel tourne toute l'analyse : celui de la "souveraineté".

Je voudrais d'abord souligner que ce thème, sans que Freud en fasse pour autant un concept sur lequel je ne vais pas tarder à me pencher, est loin d'être absent de T & T. Il désigne évidemment les personnes investies d'un pouvoir, mais en tant qu'elles sont "porteurs de cette mystérieuse et dangereuse force magique qui se communique par contact comme une charge électrique et apporte la ruine et la mort à ceux qui ne sont pas eux-mêmes protégés par une charge analogue. On évite donc tout contact direct ou indirect avec la dangereuse sacralité...", ce qui s'obtient au travers d'un "cérémonial destiné à éviter les suites redoutées", qui se résume à "un nombre infini de prescriptions de tabous" (Ibid., p. 106).

Freud ne semble pas enclin, en un premier temps, à accorder à ces tabous plus de mystère que celui qui dérive bien rationnellement du "besoin de les protéger eux-mêmes [les souverains] des dangers auxquels ils sont exposés, qui a sans doute eu la part la plus marquante dans la création des tabous et donc dans la naissance des étiquettes de cour. La nécessité de protéger le roi de tous les dangers résulte de l'énorme importance qu'il a pour le bonheur et le malheur de ses sujets. À strictement parler, c'est sa personne qui régule le cours du monde." (Ibid., p. 109)

En revanche, il est bien plus proche qu'on ne pourrait le penser de la conception de Bataille touchant la souveraineté comme concept, lorsqu'il écrit : "Nous savons sans le comprendre, que celui qui fait ce qui est interdit, que celui qui transgresse l'interdit, devient lui-même tabou. Mais comment concilier ce fait avec cet autre fait que le tabou ne s'attache pas seulement à des personnes qui

ont fait ce qui est interdit, mais aussi à des personnes qui se trouvent dans certains états, à ces états eux-mêmes et à des choses impersonnelles ? Quelle sorte de propriété dangereuse faut-il que ce soit pour qu'elle reste toujours la même dans des conditions aussi différentes ? Il n'y en a qu'une : l'aptitude à attiser l'ambivalence de l'homme et à l'exposer à la tentation de transgresser l'interdit. L'homme qui a transgressé un tabou devient lui-même tabou parce qu'il a la dangereuse capacité d'en tenter d'autres pour qu'ils suivent son exemple." (Ibid., p. 92)

Eh bien, c'est très précisément pour donner un contenu à ce type d'intuition et pour faire passer au concept l'orientation qui se dégage de ce type de constat, que je prétends qu'il est indispensable d'avoir recours au texte de Bataille, mais aussi, en tant qu'il demeure le soubassement caché de la refondation de la psychanalyse par Lacan.

Pour aller droit à l'essentiel, on trouve rarement dans le texte de Freud les termes même de sujet ou de jouissance, mais seulement des équivalents et qui ne sont jamais érigés en concepts, comme le fait Lacan et avec la pertinence que l'on sait, à telle enseigne que le discours de la psychanalyse en est complètement relancé et réorienté.

Or ce sont des maîtres mots dans la pensée, ou la tentative de "somme", de Bataille, dont il n'y a pas lieu de douter qu'elle soit "a-théologique", mais exactement comme le discours de Lacan en donne l'illustration la plus convaincante, n'excluant pas le mot Dieu, mais pour mieux démontrer la nécessité qu'il y a à le nier comme Autre, si ce mot tentait de vouloir reprendre substance, à l'occasion de la tentative d'identifier, par exemple, ce qui caractérise la jouissance féminine.

À vrai dire, là où Freud proclamait à Ferenczi : "j'ai réussi là où le paranoïaque échoue", il y aurait lieu de s'interroger pour savoir si ce n'est pas avec Bataille, et dans les mêmes termes, que Lacan poursuivait ce même type de dialogue, même si c'était pour le déplacer et pour fonder sa recherche en psychanalyse sur la nécessité, et sans qu'aucun des deux ne puisse se targuer d'une "réussite", d'accoupler, tour à tour, le paranoïaque avec le pervers, ou le pervers avec le paranoïaque, ces entités portant toutefois des noms que je vous laisse aussi le soin de deviner.

Mais ne nous éloignons pas pour autant de T & T et de la magistrale relecture que nous en donne, à mon sens, Georges Bataille, lorsqu'il relit le Totem en termes de souveraineté (évidemment perdue ou à reconquérir, ce qui frappe dans notre société actuelle étant plutôt justement son absence). Il écrit certes : "je ne me suis pas occupé avec trop de scrupules de résultats que j'empruntais, le plus judicieusement que je pouvais, à l'histoire des religions, à la sociologie, à l'économie politique ou à la psychanalyse..." (Op. Cit., p. 19. Je souligne) Et c'est le seul endroit où il fait encore allusion à ce qui pourrait nous concerner officiellement...

En revanche, c'est bien la référence à "l'économie politique" qu'il introduit en même temps que celle à la psychanalyse (un geste qui devrait attirer l'attention des lacaniens que sont la plupart du temps devenus les freudiens d'aujourd'hui), la souveraineté perdue ayant directement à voir avec les concepts de travail ou de dépense.

Je me lance donc enfin dans la lecture de ce texte, dans la mesure où il me paraît être le seul antidote véritable au ton pessimiste ou mélancolique du discours psychanalytique tenu par les lacaniens d'aujourd'hui, lorsqu'ils essayent de repérer le maître et son discours dans les dispositifs ou leurs avatars que sont les objets eux-mêmes, qu'il y a donc lieu d'écrire ainsi (@), puisque la cybernétique traverse, comme son nom l'indique, tout le tissu (la toile) de la maîtrise, alors même qu'elle a pour fonction d'ôter toute souveraineté à ceux qui ne peuvent faire que s'en servir en s'y soumettant.

Or Bataille le clame : la souveraineté ne définit pas seulement l'aspect institutionnel de tout ce qui s'oppose à "l'aspect servile ou subordonné" (les chefs, les rois, les prêtres), mais "elle appartient essentiellement à tous les hommes qui possèdent et n'ont jamais tout à fait perdu la valeur attribuée aux dieux et aux "dignitaires". Je parlerai longuement de ces derniers pour la raison qu'ils exposent cette valeur avec une ostentation qui va parfois de pair avec une profonde indignité. Je montrerai aussi qu'ils l'altèrent en l'exposant. (Ibid., p. 13)

On le constate dès cette première citation, le caractère paradoxal que j'avais souligné à propos du discours de Freud est bien présent ou ne fait pas défaut. "Exposer" la souveraineté, quand on est un moins que rien ne va pas sans la nécessité de "l'altérer", mais cela peut être donné à "tous les hommes", pourvu qu'ils ne se comportent pas comme des bourgeois : "Parfois le bourgeois dispose de ressources qui lui permettraient de jouir souverainement des possibilités de ce monde, mais il est alors dans sa nature d'en jouir d'une manière sournoise, à laquelle il s'efforce de donner l'apparence de l'utilité servile." (Ibid., p. 13-14)

Les bourgeois, on l'aura évidemment reconnu, ce sont donc les névrosés, une traduction qu'il est devenu indispensable d'opérer, étant donné le caractère situé et daté de ce terme de "bourgeois" dans le discours de Bataille, qui va devoir consacrer une bonne partie de son texte à ce qu'est devenu le communisme, sous et depuis Staline.

C'est que ces bourgeois travaillent tout autant que les ouvriers, pris qu'ils sont dans la production de richesses qu'il n'est pas question de consommer au-delà de ses besoins. Alors que "le souverain, s'il n'est pas imaginaire, jouit réellement des produits de ce monde au-delà de ses besoins : en quoi réside sa souveraineté. (Ibid., p. 14)

Autant dire que ce domaine de la souveraineté ne s'ouvre qu'une fois franchie une limite et être passé, "au-delà de l'utilité" (Ibid.); mieux encore, "il est

servile d'envisager d'abord la durée, d'employer le temps présent au profit de l'avenir, ce que nous faisons quand nous travaillons." (Ibid.)

Mais le raisonnement de Bataille s'enchaîne inexorablement, au point d'aboutir à définir le désir, ainsi que le ferait le lacanien le plus strict, comme "l'espoir d'échapper à la nécessité qui est le principe du travail", ce qui nous destine à rechercher, comme l'ouvrier buvant son verre de vin, ce qui nous "donne un court instant la sensation miraculeuse de disposer librement du monde". (Ibid., p. 15)

Tant et si bien que, sans vaciller devant l'emploi d'un terme qui jure sans doute avec l'idéologie de la science qui nous imprègne aujourd'hui, Bataille écrit : "Plus loin que le besoin, l'objet du désir est, humainement, le miracle, c'est la vie souveraine, au-delà du nécessaire que la souffrance définit. (...) Ce miracle, auquel aspire l'humanité entière, se manifeste parmi nous sous forme de beauté, de richesse ; sous forme, aussi bien de violence, de tristesse funèbre ou sacrée ; enfin sous forme de gloire. Que signifierait l'art, l'architecture, la musique, la peinture ou la poésie si ce n'est l'attente d'un moment émerveillé, suspendu, d'un moment miraculeux ?" (Ibid., p. 16)

Bataille perçoit immédiatement qu'il navigue avec ce terme en eaux troubles, à cause des inévitables équivoques que charrie sa parenté avec le divin ; mais c'est immédiatement pour souligner que le divin est ambigu, tout comme l'est le sacré, non comme le souligne Freud qui le note aussi, mais comme vient de magistralement le démontrer (à nouveau, donc) son ami, Roger Caillois, dans *L'homme et le sacré* (Paris, Gallimard, 1950). Et s'il était besoin de se démarquer d'un certain mysticisme, il suffirait à ses yeux de faire valoir que : "Les aspects extrêmes de l'érotisme, le désir obsédant dans l'érotisme d'un élément de miracle sont sans doute plus familiers, plus saisissables." (Ibid. p. 17-18)

Mais sans se perdre dans la description nécessairement inconsistante de tous ces moments de la souveraineté qui vont, sous les espèces du miracle, du divin au sacré, du risible ou de l'érotique, au répugnant et au funèbre, sans donc épuiser son propos en quête d'une morphologie, c'est sur un autre front que Bataille doit s'attaquer à la définition de ce qui n'est donc pas une catégorie de la connaissance, encore elle-même trop asservie aux résultats utiles, mais de l'action.

Si je m'attarde ici, c'est dans la mesure où toutes ces analyses sont précieuses pour faire entendre ce qu'il en est de ce que Lacan considérerait comme son "invention" (l'objet a), alors que, là encore, il avait puisé à bonne source. "Jamais, souligne Bataille, la connaissance n'est souveraine : elle devrait, pour être souveraine, avoir lieu dans l'instant. Mais l'instant demeure en dehors, en deçà ou au-delà de tout savoir. (...) Nous ne savons rien absolument de l'instant. En un mot, nous ne savons rien de ce qui nous touche en définitive, de ce qui nous importe souverainement." (Ibid., p. 21)

Cette affirmation puissante va évidemment à l'encontre de ce que prétend une forme de subjectivité rivée à assouvir le désir avec certaines catégories d'objets qu'elle a prédéterminés. Elle aboutit soit à l'addiction généralisée du marketing sociétal dans lequel nous sommes contraints de vivre à présent soit à toutes ces tentatives d'instaurer des scénarios qui rétablissent ce qu'ils prétendent transgresser : l'odieuse religion à laquelle ne peuvent que s'adosser toutes les pratiques perverses.

C'est la raison pour laquelle Bataille désavoue à l'avance toutes ces tentatives en arrimant la souveraineté (qui n'est donc plus dès lors ethnographiquement repérable) à sa conception du "non-savoir" : "Le savoir d'un objet veut saisir cet objet enchaîné dans la durée, par-delà l'instant présent. La conscience de l'instant n'est vraiment telle, elle n'est souveraine que dans le non-savoir. C'est seulement annihilant, du moins neutralisant, en nous-mêmes, toute opération de connaissance que nous sommes dans l'instant sans le fuir. C'est possible sous le coup d'émotions fortes qui brisent, interrompent ou rejettent à l'arrière-plan le déroulement continu de la pensée. (Ibid., p. 21)

Il faut donc que l'objet en question qui devra échapper à la connaissance se manifeste sous les espèces de l'inespéré, l'instant qui compte devenant celui de la rupture, de la faille : "C'est en vérité l'objet du rire, ou l'objet des larmes qui brisent la pensée, qui retirent de nous tout savoir." (Ibid., p. 22)

Mais un tel objet, quand il apparaît, c'est pour disparaître : il se dissout. On peut certes encore parler "de ce que fut l'objet dissous et de ce qui détermina la dissolution. Ainsi nous sera-t-il à la rigueur possible de parler de ce qui est souverain. La pensée qui s'arrête devant ce qui est souverain poursuit légitimement ses opérations jusqu'au point où son objet se résout en RIEN, parce que, cessant d'être utile, ou subordonné, il devient souverain en cessant d'être." (Ibid., p. 23)

On s'aperçoit donc à quel point cet effort d'exposition s'engage délibérément sur la ligne de crête du paradoxal, comme Lacan, et Freud le premier, n'ont cessé de préconiser que c'était la facture même du discours qu'ils promouvaient. Bataille, lui, parle d'une pensée "dont la fin déboulonne les rails sur lesquels elle est engagée" (Ibid., p.).

Oui, mais, si ce qui détermine cette attitude, c'est seulement "l'aspect paradoxal des équivalences" (Ibid.) entre le positif et le négatif de ce que comporte l'expérience humaine des événements, on ne débouche à vrai dire que sur le banal de ce à quoi la psychologie freudienne a accoutumé son monde. Il faut faire un pas de plus : "Une petite phrase de Goethe sur la mort : « Une impossibilité qui tout à coup se change en réalité », eut le mérite de rendre sensible à mes yeux, sans l'avoir voulu, le caractère miraculeux de l'événement le plus redouté." (Ibid. p. 29)

On voit, là encore, d'où Lacan a tiré la caractérisation de son registre du Réel par cette catégorie de "l'impossible". Bataille précise avec rigueur son approche : "il n'y a nullement lieu de penser que les larmes du bonheur ont le

sens de l'attente comblée. Car l'objet de ces larmes joyeuses est lui-même inattendu, il n'est lui-même, comme la mort, que, soudain, l'impossible devenant vrai, devenant ce qui est.“ (Ibid. p. 30)

Il est donc inutile de se positionner du côté de l'attente, car : “Ce que je nomme attente, qui se résout en RIEN, est toujours le calcul inévitable de la raison“ (Ibid.), alors que l'impossible qui surgit ainsi ne saurait s'attendre, ou sinon “contre toute raison“ (Ibid.). Mieux encore, il devient négligeable de savoir si “dans l'attente que RIEN ne suit, la surprise est triste ou joyeuse“ (Ibid.), tout ce qui importe étant la survenue de ce qui était tenu pour impossible, et qui ne pouvait donc être qu'inattendu ou inespéré.

Et si nous ne voulions pas l'entendre ou l'admettre, ne voilà-t-il pas que Bataille, dans le meilleur style freudien de T & T, emprunte sans doute à son ami Leiris l'exemple suivant : “C'est ici le lieu de rappeler ce fait remarquable : que, dans certaines îles de l'Océanie, la mort du roi provoquait dans tout un peuple un déchaînement où les règles sur lesquelles, d'ordinaire, reposait le possible étaient renversées, où soudain les hommes les plus jeunes tuaient et violaient à l'envi. Lorsqu'elle frappait le roi, la mort frappait la population entière au point sensible et dès lors la pression latente s'exerçait dans le sens d'une dilapidation désordonnée, d'une immense fête ayant le signe du malheur.“ (Ibid., p. 30-31)

J'ai donc suivi pas à pas jusqu'ici les débuts de la mise en place de ce que Bataille entend par souveraineté. À quelle fin ? D'abord, je l'ai déjà laissé entendre, parce qu'il me paraît que c'est bien aujourd'hui autour de l'objet phobique, c'est-à-dire, de la peur d'avoir peur de la mort, que tourne l'ensemble des désirs avec lesquels nous flouons le malaise de la civilisation, si du moins l'on considère comme correcte la description qu'en fait ici même Nestor Braunstein.

De toute façon, il est bien évident que le symptôme clé qui a supplanté l'hystérie de l'époque patriarcale qu'a pu décrire Freud à l'époque de T & T, c'est dorénavant l'anorexie et que cette véritable pandémie qui menace toutes les jeunes femmes de nos villes et même de nos campagnes découle en ligne directe du fait que ce n'est plus la sexualité qui est principalement refoulée (elle est, au contraire, magnifiée et banalisée), mais la mort dont il n'est plus question d'évoquer ni la réalité ni le moindre rituel qui permettrait de la symboliser.

Or c'est à lever un tel refoulement, que devrait servir la lecture que je préconise de ce texte de Bataille, tout en permettant de refonder un nouvel ordre du sacré qui ne soit ni totémique ni religieux, mais laïque. Et ce nouvel ordre ne saurait passer que par la redécouverte de la nécessité pour l'homme de retrouver une souveraineté qui lui permette d'obvier au fait que “l'homme qui se sert de l'outil, devient lui-même outil, il devient lui-même objet, au même titre que l'outil“ (Ibid., p. 33), ce qui, si c'était déjà vrai dans la préhistoire à propos de “l'outil de silex brut“, l'est encore mille fois plus aujourd'hui avec les ordinateurs dont nous devenons les servants.

4

Mis en forme : Position :Horizontal
: 18,37 cm, Par rapport à : Page,
Vertical : -0,03 cm, Par rapport à :
Paragraphe

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt, Non Italique

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt

Or qu'est-ce qui peut encore nous donner une quelconque notion du sacré, à notre époque où toute chose, qu'elle soit merveilleuse ou répugnante, est devenue objet de science ? Un des premiers critères qui subsiste encore de la constitution du domaine sacré, c'est la contradiction.

Mais Bataille précise : "Cette contradiction n'est pas négative : à l'intérieur du domaine sacré, il y a, comme dans le rêve, une contradiction sans fin qui se multiplie sans rien détruire. Ce qui n'est pas une chose (ou, formé à l'image de la chose, un objet de science), est, mais en même temps n'est pas, est impossible et cependant est là. (...) C'est une chose qui, dans le même instant, n'est pas une chose. C'est ce paradoxe : une chose sacrée, une chose essentiellement défectueuse et tout aussi bien, d'un point de vue souverain, très mal faite : car malgré tout, la chose sacrée finit par avoir une utilité." (Ibid., p. 35)

L'objet sacré lui-même perd donc toute consistance : il ne l'a que dans l'instant où il apparaîtra pour se voir détruit et rendu à l'inutilité foncière de tout ce qui se veut souverain. Le deuxième critère de cet objet est donc la mort : "Ainsi la mort au milieu des choses bien rangées dans leur cohérence est un effet qui dérange cet ordre, qui, par une sorte de miracle négatif, échappe à cette cohérence. La mort détruit, elle réduit à RIEN l'individu qui se prenait et que les autres prenaient pour une chose identique à elle-même." (Ibid., p. 36)

Mais tout le problème est que cette conscience de la mort s'accompagne toujours d'une inévitable obnubilation, personne n'acceptant de croire à la disparition pure et simple, ce qui produit différents types d'erreur visant à remplacer ce qui n'est plus sous une autre forme : ombre, double, âme, qui ne font qu'accentuer l'horreur que prend le donné naturel de la mort : "Un je ne sais quoi d'affreux et d'exsangue s'agglutine au corps qui se décompose, à l'absence de celui qui nous parlait et dont le silence nous révolte." (Ibid., p. 37)

Sans se complaire le moins du monde dans ces visions funèbres, Bataille se demande comment, sans tomber dans "le foisonnement de l'erreur" (Ibid. p. 38), l'on pourrait s'opposer raisonnablement à "la fécondité heureuse de la pratique" (Ibid.). Il est indéniable que "ce qui touche la mort est uniformément haïssable", dans la mesure où "elle ne peut être devant nous qu'un pôle de répulsion, situant toute valeur à l'opposé" (Ibid.).

Mais c'est précisément pour avoir pu lever assez le refoulement ambiant concernant la mort que Bataille atteint ce point de réversion où les choses peuvent se retourner, en ne laissant pas perdre de vue que "la déchéance fondamentale est donnée dans le fait que l'homme devient une chose", déjà s'il s'assimile à l'outil dont "le sens est donné par l'avenir, dans ce que l'outil produira, dans l'utilisation future du produit", mais aussi bien dans la perte de tout futur qu'entraîne la mort.

Le devenir chose de l'homme dans la mort prend cependant un sens différent ; une transmutation de la valeur qu'elle a peut être opérée : "Pourrions-nous sans la mort, écrit Bataille, cesser d'être chose, détruire en nous ce qui nous détruit, et réduire ce qui nous réduit à moins que rien ?" (Ibid. p. 38) Il y a certes à

tenir compte du fait que le travail est ce qui nous rend conscient individuellement de l'angoisse et que nous vivons dans l'attente de résultats que la mort peut nous dérober : "la mort possible est toujours là, et la mort empêche l'homme de s'atteindre." (Ibid. 39)

Or, si la mort sépare ce que nous étions, qui n'est plus, de l'être individuel que nous cessons d'être, il suffirait que cet être, au lieu de vivre dans ce dédoublement traumatisant, accepte ou décide de n'exister que dans l'instant, pour ne plus être ainsi séparé de lui-même, cessant du même coup d'exister subjectivement comme un individu. Et l'on voit ici pointer le polygone de sustentation de la théorie du sujet, distinct de l'individu, dont Lacan a fait le point de départ de sa refondation de la psychanalyse.

L'acte de se poser dans la souveraineté de l'instant plutôt que dans la subordination au travail amène inéluctablement à pouvoir tirer une conclusion décisive : "Si nous vivons souverainement, la représentation de la mort est impossible, car le présent n'est plus soumis à l'exigence du futur. C'est pourquoi, d'une manière fondamentale, vivre souverainement, c'est échapper, sinon à la mort, à l'angoisse de la mort du moins. Non que mourir soit haïssable – mais vivre servile est haïssable. L'homme souverain échappe à la mort en ce sens : il ne peut mourir humainement." (Ibid., p. 39)

On ne peut oublier, en lisant ces lignes, que Bataille a assisté, en même temps que Lacan, au commentaire que faisait Kojève, à l'École pratique des hautes études, de La phénoménologie de l'Esprit de Hegel, où l'on sait que dans "la dialectique du maître et de l'esclave" le souverain oppose à l'horreur de la mort le risque de mort auquel l'esclave préfère se soustraire, afin de sauvegarder, répétera à l'envi Lacan, sa jouissance.

Mais aux yeux de Bataille, c'est là une vision bien étriquée de la jouissance et qui pourrait fort bien, aurais-je envie de poursuivre, enfermer les névrosés dans le contentement et le refus de ces excès où leur désir voulait les amener à s'exposer. Il existe, en face du risque de mort, une autre issue à assumer qui est celle de nier la pertinence de cette affirmation de l'individu à laquelle s'adonne le maître dans la rivalité passionnelle.

Bataille écrit justement : "Dans le risque de mort, au contraire, l'être humain se dérobe en nous devant la conscience individuelle. Le souverain n'est pas un animal, mais c'est dans la mesure où, connaissant la mort, il s'oppose à la conscience individuelle, dont le principe existe en lui. Il oppose à la conscience – et au sérieux de la mort, qui en est le contenu initial – un mouvement de jeu qui l'emporte en lui sur les considérations qui ordonnent le travail. L'affirmation individuelle est lourde, elle est à la base de la réflexion et de la gravité malheureuse de la vie humaine : c'est par essence la négation du jeu. L'affirmation souveraine n'est fondée que sur le jeu de sentiments irréfléchis, comme sont les mouvements de rivalité, de prestige, la révolte et l'intolérance à l'égard de l'interdit dont la mort et le meurtre sont l'objet. Ce que le souverain prend au sérieux n'est pas la mort de l'individu, mais les autres : il préfère au

fait de survivre personnellement un prestige qui ne le grandira plus s'il meurt, et qui ne comptera plus que dans la mesure où les autres comptent."

Je ne poursuivrai pas plus longtemps la lecture pas à pas de ces pages où une pensée se tend jusqu'à son point de plus haute énergie, qui l'amène à la fusion où se dissout la conscience individuelle et où c'est le sujet qui prend le relais dans son rapport aux autres. Je dis et je prétends que ces lignes pourraient contenir tous les secrets de l'éthique de la psychanalyse que Lacan n'a justement pas divulgués, mais avaricieusement gardés dans le secret le plus quotidien de sa pratique à haut risque.

Il s'impose ici que je me rende à même d'en commenter les points principaux. Cette mise hors jeu de la conscience individuelle est prise entre deux feux : celui de verser dans la dilution plus ou moins panthéiste ou chinoise d'une affirmation de soi qui vise à obtenir une forme de sagesse, ou celui de verser dans la tentation de la dissolution de toutes les attaches à l'humanité en levant les tabous les plus ancestraux au point de passer pour un animal.

Or la connaissance de la mort évite l'une et l'autre dérive, puisque le sage fait de la mort un passage et que l'animal ne sait pas qu'il meurt, mais surtout dans la mesure où elle au fondement de ce sujet et motive sa mise en avant d'une préférence qui est celle du jeu, à faire passer avant les exigences et le sérieux du travail.

La question se pose alors de savoir de quel jeu s'agit-il vraiment ? La vie de Bataille, qui fut à mes yeux (qui pourraient être aussi ceux de Lacan dialoguant avec lui, avant comme après sa mort en 1962), celle d'un héros de Dostoïevski, n'offre, si elle était l'unique illustration de ses idées, que tous les oripeaux du repoussoir le plus caricatural. Mais libre à lui d'avoir éperdument voulu suivre les traces de son père, rendu aveugle et paralytique par une paralysie générale, et dont on peut supposer qu'il recherchait le fantôme au côté de toutes les Madame Edwarda de son existence. Sa théorie n'est pas une apologie de sa vie.

En revanche, Lacan qui n'a pas eu la vie de pourceau de son illustre compagnon d'infortune – car c'en est une d'avoir eu à explorer les territoires qu'offrait une même femme, pour vous donner la castration –, aura su en tirer, en grand seigneur possiblement méchant homme qu'il est devenu, toutes les leçons les plus utiles – et tant pis pour ce mot, malséant dans le contexte de la souveraineté !

Le jeu auquel un psychanalyste s'offre, tout en l'offrant à ces autres que sont ses pratiques, est celui avec l'impitoyable hasard des rencontres à quoi vous soumet le signifiant, en présence des nécessités duquel il est vrai que la conscience individuelle n'est plus de mise, et par rapport auquel il est vrai aussi que la souveraineté n'est plus celle du prestige individuel, mais de la mort déjouée dans la vie des mots.

Cette mort, il n'y a certes pas lieu d'en atténuer pour autant le tranchant, surtout si c'est à cause de son refoulement que des théories sur la fin de l'histoire et l'accession au savoir absolu que permettrait l'accumulation, non plus seulement

des biens, mais des signes de la mémoire, ont le vent en poupe. La conséquence la plus évidente de cette ruse de la raison réalisée, c'est la méconnaissance de la souveraineté qui n'est autre qu'un autre nom de l'inconscient lui-même.

Il suffit de faire le pas de dire et de soutenir que l'inconscient freudien est devenu aujourd'hui en nous cette boussole qui détecte la servilité et sauvegarde le désir, au sens évidemment où l'entendait Lacan. Mais c'est Bataille qu'on ne saurait suspecter d'aucune allégeance à je ne sais quelle légitimité psychanalytique cherchant à obtenir pour ses institutions le label de "l'utilité publique", qui en prononce le verdict en des termes qu'on ne saurait davantage éluder :

"Il existe un privilège récent des conduites conformes à la raison ; le primat du miraculeux, de ce qui, fût-ce au prix de l'effroi, émerveillait, de ce qui arrêta et renversait le cours des choses, semble appartenir au passé. Mais c'est sans doute dans la mesure où la conscience nous trompe, laissant dans la pénombre de l'inconscient nos désirs les mieux ancrés. À nous en tenir à la connaissance, qu'ordonnent et garantissent la pratique et la raison, nous pourrions croire à la possibilité d'une mise en ordre de toutes choses, qui exclurait le risque et le caprice, et fonderait sans limitation l'authenticité sur la prudence et la recherche de l'utile. Mais si la connaissance, le premier mouvement du moins de la connaissance, était servile ? "(Ibid., p. 45. C'est Bataille qui souligne les mots : "conscience" et "inconscient").

Or c'est ici que le livre, enfin publié en tant que tel de Bataille, rejoint la tentative de Freud qui a cru devoir se chercher des alliés parmi les sauvages pour donner créance à ce que la psychanalyse, dans le huis clos des cures, lui faisait découvrir. Bataille, lui, parle plus sobrement de "l'homme archaïque" qui : "était principalement occupé de ce qui est souverain, merveilleux, de l'au-delà de l'utile, mais c'est là justement ce qu'une conscience éclairée par le progrès des connaissances rejette dans le clair-obscur, douteux et condamnable, auquel la psychanalyse donna le nom d'inconscient. L'homme moderne ignore ou méconnaît, il tend à dénigrer ou à nier ce que l'homme archaïque a tenu pour souverain." (Ibid., p. 46)

Mais l'on ne saurait trop insister sur ce point, dans la mesure où ce n'est plus de leur misère sexuelle que se plaignent les analysants d'aujourd'hui, aussi généralement qu'à l'époque de Freud ; ce qui est mis en avant, c'est d'abord et avant tout la misère subjective de l'asservissement à un travail de plus en plus perçu comme aliénant et inutile au sein d'entreprises qui ne savent plus "gérer leur facteur humain", comme elles s'expriment, préférant encore s'adresser à des coachs plus ou moins transfuges de la psychanalyse, plutôt que d'ouvrir les yeux sur les impasses où les enferme cette perte de la souveraineté.

Mais l'homme archaïque, précisément, aux dires de Bataille : "se posait sans fin la question de la souveraineté, c'était pour lui la question première, celle qui comptait souverainement à ses yeux. Elle ne se posait pas dans son esprit sous une forme rationnelle, il n'imaginait pas de la résoudre de la même façon qu'un

4

Mis en forme : Position :Horizontal
: 18,37 cm, Par rapport à : Page,
Vertical : -0,03 cm, Par rapport à :
Paragraphe

problème de mécanique. Car, en quelque sorte, il savait que la souveraineté ne peut être le résultat attendu d'un effort adapté. Ce qui est souverain ne peut venir que de l'arbitraire, que de la chance. Il ne devrait pas exister de moyen par lequel un homme pourrait devenir souverain : il convient qu'il le soit, et dès lors la souveraineté ne peut lui être retirée, mais, s'il ne la possède pas, il ne peut l'acquérir." (Ibid. p. 46)

Aujourd'hui où cet homme archaïque est devenu un fantôme qui revient sous forme de symptômes demander des comptes aux aliénés de la digitalisation généralisée, l'on peut dire que la seule personne susceptible de prendre effectivement sa place, c'est le psychanalyste, et évidemment, le lacanien qui a assimilé ce savoir, l'ayant puisé à la bonne source, mais ayant su détourner vers le trésor des signifiants l'incarnation de cette instance d'un souverain, non en titre, comme l'était le Roi, mais retrouvable, si l'on se fie au désordre des mots qui en savent plus que ceux qui les emploient.

Le lieu de la séance devient ainsi électivement le moment où sont rendues possibles ce que Bataille appelle des "effusions dans lesquelles une sensibilité aiguë à l'instant présent se fait jour aux dépens de la subordination de chaque être à quelque possibilité ultérieure" (Ibid., p. 50). Une souveraineté s'y atteint secrètement, dont le critère serait que le sentiment provoqué par la manifestation en question fait passer le sujet du rire aux larmes ou de la tragédie à la comédie ou du sublime au répugnant ou du poétique au trivial.

Ces moments souverains ne sont donc plus connus que du dedans et ne se rencontrent plus, comme autrefois, dans l'unité d'aspects souverains qui pouvaient être objectivement identifiés pour les autres et dont quelqu'un comme Freud pouvait donc encore faire à l'orée du siècle la recension.

Ce à quoi la pratique de la psychanalyse à laquelle Lacan nous a rompu a donné accès, c'est à ce que Bataille a identifié le premier comme étant une "absence d'objet", que Lacan a cru devoir baptiser comme les objets a, mais qui ne sont pas restés à mon goût suffisamment reliés à la quête de souveraineté à laquelle le désir inconscient nous convie.

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt, Non Italique

Mis en forme : Police :Times New Roman, 14 pt

Je me permets donc pour finir, vous laissant sur cette énigme même, de rétablir la préséance, en laissant le dernier mot à Bataille lui-même : "nous faisons l'expérience subjective d'une absence d'objet : ce dont nous avons désormais l'expérience n'est RIEN. Cette disparition correspond aux objets de ces effusions qui nous font connaître des moments souverains : ce sont toujours des objets qui se résolvent en RIEN, qui provoquent le mouvement de l'effusion quand l'attente qui les posait en tant qu'objet est déçue. Le moment de résolution de l'attente en RIEN nous est donné dans l'expérience subjective que nous en avons, mais l'objet lui-même apparaît, sur le champ de la connaissance positive et pratique au moins comme un objet possible – mais comme un possible qui nous échappe, et nous est retiré. Bien entendu, le RIEN n'est que l'objet qui disparaît, mais la connaissance peut l'envisager à ce titre. Ainsi, pour finir, le RIEN se trouve-t-il au point même où la connaissance et le non-savoir

sont l'un et l'autre de mise, la connaissance impliquée dans l'objectivité de l'expérience, le non-savoir donné subjectivement. Mais l'objectivité dont il s'agit s'évanouit dans la mesure où elle est ainsi posée." (Ibid., p. 56)

Font Romeu, été 22-012

J

Jacques NASSIF

4 **Mis en forme** : Position :Horizontal
: 18,37 cm, Par rapport à : Page,
Vertical : -0,03 cm, Par rapport à :
Paragraphe

Mis en forme : Police :Times New
Roman, 14 pt